

Jalons pour une Eglise d'hospitalités

Frères et sœurs, voici le premier message que le nouveau président du conseil national que je suis est amené à donner au Synode national de l'Eglise réformée de France. En le préparant, j'avais en tête les mêmes questions que celles que je me posais lors de mes messages au Synode régional : quel est vraiment le statut de ce message ? Quel est son objectif réel ? Est-ce une prédication ? Un discours sur l'état de l'Union ? Une démonstration de virtuosité attendue ? Une réflexion à haute voix, au croisement de notre vocation d'Eglise et des questions de société ? Un peu de tout ça ? Autre chose encore ?

Cette année en tous cas, il me semble que les circonstances conduisent vers une réponse qui va de soi. Car si c'est le premier message que je donne au Synode national, c'est aussi le dernier message donné par un président au Synode national de l'Eglise réformée de France dans sa formule classique. L'an prochain, à Belfort, le Synode sera conjoint, luthéro-réformé. Et en 2013, à Lyon, ce sera le premier synode de l'Eglise unie.

On vérifie ainsi que lorsqu'il se réunit à Orléans, notre Synode national le fait dans un contexte marquant pour le protestantisme. Mais, heureusement, un contexte de plus en plus apaisé ! En 1562, le troisième « Concile général des députés [des Eglises réformées] de ce Roiaume »¹ se réunit peu après l'échec de l'Edit de Saint-Germain et le massacre de Wassy ; c'est le début des Guerres de religion. En 1906, le Synode se réunit un mois après le vote de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat. Dans ce nouveau contexte, il tente de donner une impulsion décisive à l'union, déjà, mais l'union... de la famille réformée en France ! En 2011, nous sommes à l'avant-veille de la création de l'Eglise protestante unie. De cette Eglise unie, nous ne parlerons que peu lors de la présente session, car nous y avons consacré une session extraordinaire en janvier, et nous y consacrerons nos rencontres de l'année 2012 : point trop n'en faut ! Vous savez que l'enterrement de vie de garçon ou de jeune fille, avant un mariage, est un rite qui a repris de la vigueur. Cette année, en quelque sorte, nous enterrons notre vie de Synode national ERF ! Et je ne me prive pas d'utiliser l'acronyme *ERF* car, c'est entendu, avec l'Eglise protestante unie de France, il faudra éviter !

Dans cette conjonction particulière, d'un premier et d'un dernier message en quelque sorte, je vous propose non pas de creuser, d'approfondir *un* sillon, *une* question, *une* thématique, mais de faire un tour d'horizon de notre Eglise réformée. C'est aussi une manière de profiter encore un peu, tant qu'il est encore temps, de la relative nouveauté du regard que je suis amené à poser sur notre Eglise. Nouveauté du regard, en raison du point de vue particulier qui est le mien depuis seulement un an. Nouveauté du regard aussi parce que j'assume ce ministère au sein du conseil national après quelques années au service de la Mission populaire évangélique, qui m'ont permis de prendre un certain recul par rapport à notre Eglise et qui favorisent par conséquent une attention un peu neuve aux questions qui se posent à elle.

¹ Jean AYMON, *Actes ecclésiastiques et civils de tous les synodes nationaux des Eglises réformées de France*, vol.1, La Haye, 1710, p.23.

Avec ce recul, donc, qu'en est-il aujourd'hui de l'Eglise réformée de France ? Quelle est sa situation ? Je résumerai mon propos en trois points, trois thèses :

- Un renouvellement de notre Eglise est à l'œuvre.
Notre Eglise ne va pas si mal. Plutôt mieux que ce que je pensais, je l'avoue ! Plutôt mieux que ce que nous pensons et disons trop souvent. Et elle évolue.
- Mais des blocages freinent ce renouvellement.
Raison de plus pour être lucides sur certains blocages qui persistent, qui sont avant tout spirituels et qui nous tirent en arrière.
- Ce renouvellement et ces blocages nous appellent à une marche en deux étapes.
Reconnaître ces blocages nous encourage à poursuivre notre chemin en deux étapes, deux échéances, dans un mouvement de dépossession et de réappropriation.

1. Un renouvellement de notre Eglise est à l'œuvre

Notre Eglise va plutôt mieux que ce que l'on dit souvent. Il ne faut pas craindre de le constater sereinement. Dire cela atténué peut-être cet arrière-goût un peu inquiet ou même dramatique qui héroïse parfois vaguement notre vie d'Eglise, et que nous ne dédaignons pas parce qu'il renforce notre côté « petit reste » ou village gaulois irréductible. Mais si je ne craignais pas d'être à tort qualifié d'optimiste –je dis à tort parce que ce n'est pas la question et je reviendrai tout à l'heure sur ce mot– je dirais même volontiers que notre Eglise va plutôt bien.

Ciel ! On pourrait donc être Eglise aujourd'hui sans verser dans la lamentation d'un côté ou le triomphalisme de l'autre ? Je le crois. Et voici trois raisons de le penser, par ordre d'importance croissante.

Le renouvellement des ministres est encourageant

D'abord, le renouvellement des ministres est encourageant.

A l'échelle d'une génération, le nombre des ministres au service de l'Evangile dans notre Eglise est stable². Il y a des hauts et des bas, des périodes d'expansion et d'autres de tassement, mais la tendance constatée est à la stricte stabilité.

C'est une réalité profondément réjouissante. Elle est réjouissante au regard de ce que l'on constate dans de nombreuses Eglises, qui connaissent parfois de graves « crises de vocations » comme on dit. Elle est réjouissante si l'on veut bien se rappeler nos propres craintes d'il y a 20 ou 30 ans, lorsque nous étions facilement persuadés que le nombre de ministres ne pourrait que se réduire dramatiquement. Nous rendions responsables de ce sombre pronostic, pêle-mêle, les contraintes financières, le fait que les Eglises étaient des institutions dépassées et rebutantes, l'air du temps, ou encore le soupçon, parfois entretenu au sein même de nos communautés, que dans les Facultés de théologie on apprenait à perdre la foi. De ce dernier point de vue, il faut souligner la bonne santé de l'Institut protestant de théologie, non seulement par comparaison avec les établissements francophones comparables, mais aussi par sa capacité à se renouveler, à attirer et même, comme des témoignages concordants permettent de le dire, à évangéliser.

La stabilité du nombre des ministres est d'autant plus encourageante qu'elle se double d'une diversification des origines et des parcours des candidats aux ministères. La Commission des ministères le souligne année

² Rapport de la Commission des ministères au Synode national de Bourg-la-Reine, 2009.

après année. Devenir ministre, devenir pasteur dans l'ERF, est une hypothèse qui a du sens bien au-delà des limites connues de notre Eglise.

Pour autant, je n'oublie pas un seul instant qu'il manque environ 10% de ministres pour que les postes soient correctement pourvus dans notre Eglise. Lorsqu'un poste n'est pas pourvu, c'est un manque à 100% pour l'Eglise locale concernée ! Et lorsque cette vacance dure au-delà d'une année ou revient trop fréquemment, le conseil presbytéral et le conseil régional sont alors à la peine, et la réalité globale, encourageante, s'efface devant les difficultés locales, angoissantes.

Je n'oublie pas non plus un seul instant qu'il est parfois difficile d'être pasteur. Ce ministère est toujours plus exposé : comme d'autres professions, il ne peut plus se réclamer d'une autorité a priori qui le soutiendrait ; il est confronté à des demandes qui se multiplient, se dispersent et se concurrencent fréquemment ; il est marqué par une combinaison très spécifique et lourde de contraintes professionnelles³.

Ces limites indiquent suffisamment que je ne minore pas les sujets d'insatisfaction et parfois de souffrance, une souffrance qui peut être d'autant plus amère qu'elle peine à se dire ou à se faire entendre avec justesse. Mais puisque nous répétons depuis bientôt vingt ans que « Dieu donne à l'Eglise les ministres dont elle a besoin »⁴, alors il faut au minimum se donner la peine de reconnaître les effets de la fidélité de Dieu non seulement à son Eglise mais à notre Eglise.

Le renouvellement des membres de notre Eglise est important

Deuxième source de reconnaissance : le renouvellement des membres de notre Eglise est important.

Le sondage IFOP publié à l'occasion du colloque sur *Les protestants en France* à l'automne dernier a indiqué que 11% des protestants luthéro-réformés ne sont pas d'origine protestante. Pour plusieurs raisons, que je ne détaille pas ici, et d'accord avec plusieurs des chercheurs qui ont analysé ce sondage, on peut considérer que ce chiffre est sous-évalué. Le fait n'est pas en soi nouveau : le protestantisme a toujours accueilli des personnes qui découvraient la foi chrétienne à son contact. Ce qui est nouveau, c'est l'accentuation de ce phénomène et surtout sa banalisation.

Là encore, l'évolution globale ne doit pas cacher les différences locales. Dans certains endroits, des communautés ont le sentiment d'être méconnues, de vieillir, de ne plus se renouveler, parfois de dépérir. Il faut entendre ces ressentis douloureux, qui se doublent parfois d'une certaine honte à se dire.

Mais ailleurs, et ces endroits sont de plus en plus nombreux, le renouvellement est frappant. Il n'est pas rare, dans une Eglise locale, qu'une forte minorité ne soit pas d'origine réformée. Tel pasteur me dit ici : « la difficulté, c'est de faire face à toutes les demandes ». Telle conseillère presbytérale me dit ailleurs : « on baptise à tour de bras ». Les parcours de formation initiale ont le vent en poupe. Et la jeunesse est au cœur de ce renouvellement : le Grand Kiff, la dynamique jeunesse de ces dernières années, la croissance des mouvements de jeunes, le fait que ce sujet soit au cœur de notre travail cette année, en sont des signes convergents.

Peut-être est-ce au niveau des conseils presbytéraux que ce renouvellement est le plus perceptible. Le nombre de conseillers qui sont en cours de premier mandat est de l'ordre de 40% et, parmi eux, nombreux sont ceux qui n'ont pas grandi dans l'ERF. Cela signifie que le renouvellement des membres de notre Eglise n'est pas marginal, mais qu'il imprime sa marque au cœur de notre vie commune. C'est d'ailleurs la raison

³ On peut en repérer au moins quatre : le fait d'être « travailleur sur autrui » ou encore de la relation, la mise en jeu de ses convictions dans sa profession, la pluralité des lieux d'autorité, le fait d'habiter une « maison de verre » (porosité entre personnel et professionnel, public et privé). Aucun de ces contraintes n'est isolément propre aux pasteurs ; leur combinaison l'est.

⁴ Conviction rappelée solennellement par le Synode national réuni à Annecy en 1992, dans sa décision 39, et régulièrement reprise depuis.

pour laquelle le conseil national a demandé au Pôle national de formation d'accompagner ce renouvellement, en renforçant la formation des nouveaux responsables de nos Eglises.

Nous devons toujours rester attentifs à ne pas nous satisfaire facilement d'une Eglise à plusieurs vitesses, même si c'est en partie inévitable et normal. Nous devons veiller aux communautés les plus faibles ou, et c'est parfois bien différent, à celles qui se croient telles. Mais cela ne doit pas nous empêcher de nous réjouir des lieux, nombreux et pas forcément urbains –il faut le souligner– où le renouvellement est manifeste.

Une phase d'élargissement théologique et spirituel

La troisième source de reconnaissance au sujet du renouvellement de notre Eglise est, à mes yeux, la plus importante : nous sommes dans une phase que je qualifierais d'élargissement théologique et spirituel.

Pendant longtemps, dans notre Eglise, il a fallu choisir. Choisir son courant, choisir son engagement, et donc écarter les autres possibles. Il fallait cliver. Le choix de telle option théologique, l'adhésion à tel mouvement, la lecture de telle revue ou de tel journal, était un acte militant. Malheur à qui n'était pas dans la bonne ligne –comprendre : la mienne–, il était suspect. Du coup, les excès, avec leur dimension d'exclusive, avaient parfois un effet paralysant. De la spiritualité ? Oui, mais pas trop : ça fait catholique ! De l'action sociale ? Oui, mais pas trop : l'Eglise ne fait pas de politique ! De l'évangélisation ? Oui, mais pas trop : on n'est pas des évangéliques !

Aujourd'hui, l'ambiance me paraît plus détendue. Non pas que nous soyons devenus mous ou platement consensuels, je ne le crois vraiment pas. Mais nous vivons nos options et nos différences moins sur le mode de l'exclusive et plus sur le mode de la complémentarité.

Complémentarité des courants théologiques : j'observe un renouveau du Christianisme social, une bonne santé libérale, plutôt une légère croissance évangélique, un intérêt pour Calvin qui dure au-delà de l'année 2009...

Complémentarité des spiritualités : communautaire, avec notamment l'impact de la Fraternité des Veilleurs et l'augmentation des retraites de toutes natures ; charismatique, comme dans l'ensemble des confessions chrétiennes d'ailleurs ; monastique, avec par exemple la fréquentation accrue de Taizé ; et je n'oublie pas la surprise des organisateurs du Grand Kiff eux-mêmes, devant l'exigence spirituelle du millier de jeunes qui après avoir fait la fête une partie de la nuit, étaient présents chaque matin pour les partages bibliques.

Complémentarité, surtout, des axes selon lesquels la mission de l'Eglise se déploie. L'Eglise vit sa mission dans trois directions : elle prie, elle proclame, elle sert. Peu importe l'ordre de ces axes, ils sont inséparables et l'Eglise ne peut renoncer à aucun. En fonction de notre sensibilité et des circonstances, il peut nous arriver de nous sentir plus ou moins à notre place dans telle de ces trois directions. Mais l'Eglise, pour vivre sa mission, est appelée à servir les hommes, prier Dieu, proclamer l'Evangile, inséparablement.

Pendant longtemps, je le disais, les insistances se transformaient facilement en intolérances. C'est en train de changer. L'ERF prie de nouveau ; la prière n'est plus un gros mot. La nécessité d'annoncer l'Evangile fait désormais l'objet d'un consensus et nous mobilise, même si nous avons encore souvent bien de la peine à passer à l'acte. Le Synode de l'an dernier a rappelé que la diaconie est au cœur de la mission de l'Eglise et qu'elle ne saurait être déléguée à des spécialistes.

Bien sûr, tout reste toujours à faire ! Mais lorsqu'on privilégie à outrance *une seule* dimension de la mission de l'Eglise, alors on en reste souvent à des questions de *ligne*. Quand on privilégie *deux* dimensions, c'est mieux mais c'est encore assez *plat*. Ce que je pressens, c'est que nous sommes en quête d'une vie d'Eglise non pas uni ou bi-dimensionnelle, mais *en 3D*, et que nous avançons dans ce sens. Annonce, service, prière

s'appellent et se nourrissent mutuellement. Voilà pourquoi j'employais le mot d'élargissement ; on pourrait aussi bien parler d'épaisseur ou de relief.

S'il est vrai, et je le crois, que nous sommes ainsi en chemin dans une vie d'Eglise qui tend à être plus épanouie, plus équilibrée, plus au large, nous renouons ainsi avec des périodes fortes et fécondes pour notre Eglise. Je pense par exemple au Christianisme social, créé par des gens qui étaient en même temps extrêmement pieux, ou au Renouveau biblique d'après-guerre, qui s'est enraciné notamment dans l'action de la Cimade.

Le renouvellement des ministres est encourageant ; le renouvellement des membres de notre Eglise est important ; nous sommes dans une phase d'élargissement théologique et spirituel de notre vie ecclésiale. Suis-je trop optimiste ? D'abord, je n'ai pas manqué d'apporter de sérieux bémols à chacune de ces affirmations. Ensuite, je dirais que plutôt que de poser les choses en termes de pessimisme ou d'optimisme, il me semble beaucoup plus juste de parler de confiance, de reconnaissance. Confiance, car dans ses jours plus clairs comme dans ses jours plus sombres, l'Eglise est dans la main de Dieu, c'est aussi simple que ça. Reconnaissance, car tout cela ne tient pas tant à nous qu'à l'action de l'Esprit.

La question, dès lors, est celle de notre disponibilité à cette action. C'est pourquoi il faut lucidement observer que nous quittons un modèle dominant. Nous quittons, progressivement, le modèle du petit troupeau, qui cherche son assurance dans un héritage à conserver sans oser y toucher. Et nous entrons dans une autre perspective, qui ne craint pas de laisser l'héritage être reconfiguré, au gré des besoins et des appels.

Plus exactement, nous y sommes *déjà* entrés. Depuis une dizaine d'années, sans doute. Certains se rappelleront que le colloque interrégional de 2002 a été un moment significatif sur ce chemin. Notre Eglise ne le sait pas toujours, pas assez, mais elle est engagée dans une profonde évolution. Et c'est une source de joie.

2. Mais des blocages freinent ce renouvellement.

Alors, pourquoi ça ne va pas mieux ? Pourquoi ce printemps est-il trop timide ? Si ces renouvellements, ces élargissements sont si vrais, pourquoi n'en voit-on pas plus les fruits ?

D'abord parce que nous sommes entrés dans cette phase il y a environ une dizaine d'années, je l'ai dit. C'est une durée courte. Dès lors qu'on est attentif à la dimension collective, le temps est long. En Eglise, les évolutions qui comptent se font rarement sur le mode du décret décidé par une instance, mais sur celui de la maturation collective. Et contrairement à ce que l'époque pousse à croire – l'époque et sa sensibilité au spectaculaire, sa fascination pour le changement en soi, la posture de ses dirigeants – prendre son temps n'est pas nécessairement un handicap.

Mais il y a aussi une face plus sombre à nos lenteurs, des raisons plus obscures à nos pesanteurs. J'en vois deux. Deux entraves articulées l'une à l'autre et profondes, car d'ordre spirituel.

Une Eglise parfois orgueilleuse

Dans notre corps, il y a des virus dormants qui, de temps à autres, s'activent. Souvent inaperçue, la maladie est bien là et elle se manifeste par bouffées. De la même manière, nous protestants réformés, nous sommes assez facilement sujets à des poussées d'orgueil.

Nous sommes le sel de la terre, c'est entendu. Mais nous ne sommes pas fâchés lorsque nous avons le sentiment d'être, en plus, le poivre de la terre. Et quel bonheur quand nous nous sentons poil à gratter de la terre !

Car n'est-ce pas, c'est bien connu, les médias ne connaissent rien au protestantisme, surtout luthéro-réformé ! C'est bien connu, nous sommes, nous, à l'abri du culte des reliques ou des pierres, au-dessus de l'attachement aux formes, purs de toute espèce de superstition ou de ritualisme ! C'est bien connu, nos prises de position éthiques sont incomprises, voire ignorées ! C'est bien connu, les organismes ecclésiaux internationaux sont forcément des machines lourdes et inutiles. Je ne dis pas que tout cela est nécessairement et entièrement faux. Mais cela se traduit chez nous par une sorte de sentiment de supériorité, qui fait nos délices. Et lorsque nous consentons à faire des efforts, à jouer le jeu par exemple dans les domaines de la communication ou de l'œcuménisme, c'est trop souvent sur le mode de la concession et comme de mauvaise grâce.

D'où cela nous vient-il ? Probablement de la conjonction de trois éléments : l'hyper-minorité, qui induit une sorte de réflexe d'assiégé ; la place des persécutions dans notre identité historique, qui fait du rejet comme une confirmation de la vérité ; et la culture française, qui a tant de peine à imaginer qu'il puisse y avoir d'autres universalismes que les siens.

Si nous vivons nos particularités si facilement sur le mode de la supériorité, c'est probablement un phénomène de défense, c'est une manière de dissimuler la peur. Et on peut le comprendre, pour les raisons que je viens de dire. Mais on peut aussi ne pas s'y résigner ! Car ce mode de défense entretient la pathologie.

J'ai souvent dit que la tentation des protestants luthéro-réformés est la tentation du club. L'orgueil est la maladie spirituelle qui est à la source de cette tentation. L'orgueil nous isole, il nous rend moins adaptables, il nous affaiblit. Il nous fait croire que nous sommes les maîtres de notre identité, confessionnelle voire chrétienne. L'orgueil est le contraire de la foi.

Les effets de cet orgueil sont sans doute en lent reflux, et c'est tant mieux. Mais ils persistent, tant que nous oublions que l'Eglise, et donc aussi notre Eglise, n'est propriétaire de rien de ce qui la fait vivre, qu'elle le reçoit jour après jour. L'orgueil nous bride dans notre accueil de ce qui vient de Dieu. Il est l'une de nos tentations collectives spécifiques. Spirituellement, c'est la plus grave.

Une Eglise pas assez libre pour accepter d'être attirante

Il est une autre entrave, qui nous freine et nous tire en arrière. Elle est liée à celle que je viens d'évoquer. Mais elle se traduit d'une manière facilement repérable.

Retenons un seul chiffre : 1 %. Grosso modo, notre Eglise perd 1 % de membres chaque année⁵, depuis des années.

« On s'en fiche ! L'Eglise n'est pas là pour rencontrer le succès ! Comparé aux cathos, c'est pas si mal ! *Small is beautiful* ! Moins on est nombreux, plus c'est signe qu'on est prophétique ! » Etc. Il y a du vrai dans ces réactions, qui sont souvent les nôtres. Mais ce n'est pas du tout la question ! La question, c'est : qu'est-ce que ça veut dire, cette baisse régulière ? Quand nous réagissons si vite, cela signifie que nous cherchons à nous immuniser contre ce fait pourtant répété et têtue. Laissons au contraire ce chiffre de 1 % nous interroger : que veut-il dire ? Que traduit-il ? Et plus précisément : que notre Eglise voie le nombre de ses membres baisser de 1 % par an, *est-ce la volonté de Dieu* ?

⁵ Le groupe d'analyse des comptes des Eglises locales, qui existe depuis 1997, le mesure précisément. Ainsi, de 2000 à 2009, il relève une baisse de 8,7 % des « foyers connus », de 11,1 % des « foyers participants », de 13 % des « foyers versant une offrande nominative ». Toutes ces indications convergent vers ce chiffre approximatif mais juste de 1 % par an.

C'est au fond la seule question qui vaille. Car l'existence de notre Eglise est entre les mains de Dieu. Si elle doit disparaître et laisser la place à autre chose parce qu'il le veut, alors c'est ce qui nous arrivera de mieux. Donc si nous répondons : *oui*, baisser de 1 % c'est la volonté de Dieu pour notre Eglise, alors prenons-en acte et, sans attendre un siècle, allons voir ailleurs s'il y est, apportons nos forces à une autre Eglise. Mais si nous répondons *non*, alors que faisons-nous ?

Je crois pour ma part que si notre Eglise connaît cette tendance durable, c'est qu'elle n'est pas vraiment, ou pas suffisamment, attirante.

Derrière ce moins 1 % régulier, il y a beaucoup de mouvements, bien sûr. Ce n'est pas une tendance uniforme : il y a des arrivées ici, je l'ai dit ; il y a des départs là ; et il y a donc plus de départs que d'arrivées. Comment conjuguer cet apparent paradoxe d'un renouvellement réel et d'une diminution globale ?

Je crois que cela tient à ceci : ces personnes, assez nombreuses, qui rejoignent notre Eglise, le plus souvent ce sont elles qui nous trouvent, ce n'est pas nous qui allons les chercher.

Pourquoi ? Si nous commençons à savoir mieux accueillir ces personnes quand elles arrivent, pourquoi ne savons-nous pas encore aller à leur rencontre ? Pourquoi ne savons-nous pas les attirer ? Pourquoi notre Eglise n'est-elle pas attirante ?

J'ai parlé de l'orgueil, il y a un instant, cet orgueil qui nous retranche en nous-mêmes. J'ajoute maintenant ceci : nous proposons une foi compliquée.

Notre attitude est si souvent : « ah, mais ce n'est pas si simple que ça ! On ne peut pas dire ça comme ça ! On pourrait dire aussi que, il ne faut pas oublier que... » Dans un colloque ou à la faculté de théologie oui, bien sûr ; c'est le lieu ! Mais quand cette attitude marque toute notre vie d'Eglise, c'est insupportable. Et ainsi, quand nous faisons sentir à l'autre que s'il n'a pas saisi toutes les nuances ou toutes les subtilités c'est qu'il n'a rien compris, quand nous avons avant tout le souci de bien préciser que certes on peut dire une chose mais qu'on pourrait aussi dire son contraire, le vrai message que l'on donne c'est : vous qui cherchez votre voie, passez votre chemin, il n'est pas sûr que vous ayez votre place avec nous, revenez plus tard. Nous proposons une foi compliquée.

L'alternative n'est pas, bien entendu, une foi simpliste, un catéchisme à ingurgiter, un prêt-à-penser. L'alternative, c'est d'oser nous exposer avec notre foi telle qu'elle est. L'alternative, c'est une foi qui se donne à percevoir dans nos mots et nos gestes à nous, des mots et des gestes habités, simples. Les mots d'un ami qui dit à un ami ce qui est essentiel dans sa vie, même s'il le dit un peu maladroitement. Les mots d'un grand-parent qui essaie de dire quelque chose de fondamental à son petit-enfant. Etre simple, ce n'est pas être primaire, simpliste, benêt. Etre simple, c'est ne pas être double, triple, quadruple. Car quand on est double, triple ou quadruple, c'est qu'on n'est pas là dans la rencontre, c'est qu'on cherche à être ailleurs, insaisissable, fuyant peut-être.

Notre Eglise n'est guère attirante. Toute la difficulté, bien sûr, est de ne pas chercher à ce qu'elle soit attirante *pour elle-même* ! L'Eglise n'a pas à chercher le succès et elle doit même s'en méfier, c'est entendu. Mais si l'on prend au sérieux que l'Eglise est la communauté de celles et ceux que Dieu appelle pour faire connaître le nom de Jésus-Christ, non pas pour le représenter mais pour faire les présentations en quelque sorte, alors oui, l'Eglise peut assumer d'être attirante. Elle peut être suffisamment libre à l'égard d'elle-même, pour accepter d'être attirante pour Dieu, vers Dieu, au service de Dieu. Attirante pour des hommes et des femmes de son temps soient, au-delà d'elle, mis en contact, en relation avec Dieu.

Je sais bien que nous savons pas vraiment faire. Que nous avons appris historiquement, sociologiquement, théologiquement, à être invisibles, à nous dissimuler, à nous tenir en retrait. Et que pour nous, réformés français, accepter d'être attirants pour Christ, ça a quelque chose de l'ordre du bouleversement.

3. Ce renouvellement et ces blocages nous appellent à une marche en deux étapes.

Mais je crois aussi que nous n'y sommes pas condamnés. Ce que j'ai appelé l'orgueil et le manque d'attractivité, deux tentations qui se nourrissent l'une l'autre vous l'avez bien senti, ne sont *que* des tentations. Nous sommes appelés à les surmonter. à poursuivre le chemin de renouvellement, d'élargissement dans lequel nous sommes déjà engagés, à le poursuivre d'un pas plus assuré, plus ample, plus affermi.

Au regard des deux tentations que j'ai mentionnées, je vois deux étapes devant nous. Au regard de la tentation de l'orgueil, nous sommes appelés à un travail de dépossession libératrice. Au regard de la tentation du manque d'attractivité, nous sommes appelés à un travail d'exposition, de reformulation audacieuse. Et à chacun de ces travaux peut correspondre un projet.

Une dépossession libératrice

Quand il nous domine, l'orgueil nous retranche en nous-mêmes. Il fait de nous notre seule référence. Il nous fait croire que nous sommes dépositaires, voire propriétaires de ce que nous sommes. Il nous donne l'illusion que nous sommes les gardiens de notre identité. C'est pourquoi il est spirituellement ravageur. Car le chrétien individuellement, pas plus que l'Eglise collectivement, ne possèdent ce qui les constituent.

L'Eglise reçoit de son Seigneur ce qui la fait Eglise. Elle est fruit d'un appel. Elle est créature de la parole de Dieu. Non pas une seule fois, comme si après un appel historiquement repérable, elle avait ensuite à gérer le contenu de cet appel, sous forme de doctrines, de sacrements ou de prescriptions, par exemple. C'est l'auteur de l'appel qui la fait vivre, c'est le fait qu'il s'adresse à elle qui la suscite et la ressuscite. L'Eglise de Jésus-Christ n'est Eglise que dans l'exacte mesure où elle se reçoit de Jésus-Christ.

Ecouter exclut donc se fonder, puisqu'écouter c'est dépendre radicalement d'un autre. Et écouter exclut se compter puisque si j'écoute, rien ne dit que bien d'autres n'écourent pas aussi. L'Eglise n'est donc pas même une communauté d'écoute réservée ou privilégiée. L'Eglise est à nouveau Eglise chaque fois qu'elle écoute-avec. C'est pourquoi nous sommes toujours à nouveau invités à être dessaisis de ce que nous croyons être nôtre pour le recevoir à nouveau en vérité.

C'est l'enjeu profond de la démarche d'animation « *Ecoute ! Dieu nous parle...* ». Elle a été présentée à chaque synode régional, l'automne dernier. Elle a été évoquée à la fin du synode extraordinaire de Paris, en janvier. Elle vise à replacer au cœur de la vie de l'Eglise cette écoute d'une parole de Dieu que nul ne saurait arraisonner, fixer ou posséder, mais qui nous est offerte chaque fois que nous nous reconnaissons nécessaires de cette parole et appelés à la recevoir avec d'autres, pour en vivre et pour la vivre.

Les membres du Synode national recevront dimanche, en avant-première, un ouvrage qui rassemble 39 animations et quelques textes de fond sur ce thème. Au cours du mois de juin, ce livre sera gratuitement adressé aux Eglises locales et aux ministres de l'ERF et de l'EELF, et plus. Cet envoi marque le début de cette période de deux ans qui, jusqu'en 2013, nous conduira à mettre en valeur tout ce qui se fait déjà dans ce domaine et nous invitera à oser des expériences nouvelles, plus larges, en matière d'écoute partagée de la parole de Dieu. Un site permettra d'amplifier le nombre des expériences et de les faire connaître. Des initiatives sur le thème « *Ecoute ! Dieu nous parle...* » sont déjà annoncées, dans nos deux Eglises mais aussi au-delà. Le premier synode national de l'Eglise unie, en mai 2013 à Lyon, sera comme un festival qui donnera l'occasion d'exposer et de partager certaines des plus significatives de ces expériences, non pas un point final, ce qui n'aurait donc pas de sens, mais comme un point d'orgue.

« *Ecoute ! Dieu nous parle...* c'est une manière de nous rappeler que nous ne sommes pas maîtres de ce qui nous fait vivre. Et que cette pauvreté est pour notre bonheur.

Une reformulation audacieuse

Au lendemain du synode de Lyon, en mai 2013, nous serons rassemblés au sein de l'Eglise protestante unie de France. Comme nous le répétons depuis le début du processus d'union, cette Eglise unie est constituée « en vue d'un meilleur témoignage de l'Evangile »⁶.

Un témoignage vivant, c'est un témoignage de ce que *nous* vivons, pas de ce que d'autres vivent ou ont vécu, serait-ce de glorieux ancêtres. Un témoignage crédible, c'est un témoignage de ce que *nous* croyons, pas de ce que d'autres croient ou ont cru, serait-ce des héros de la foi. En décidant l'union, nous nous sommes mis en quelque sorte au défi d'exposer à nouveaux frais ce qui nous fait vivre, d'exprimer ce que nous recevons, de reformuler nos convictions. A mille lieues d'un simple effort de comm', il s'agit de cesser de nous définir par la négative –« nous ne sommes ni catholiques ni évangéliques, nous ne croyons pas ceci ou pas cela »– il s'agit d'être attentif aux attentes de nos contemporains, de puiser librement dans la part vivante de notre héritage, d'oser ensemble faire confiance à l'Esprit, pour réinvestir avec nos mots la foi qui nous est donnée.

Une échéance peut nous aider à nous engager résolument dans cette voie. En 2017, on fêtera les 500 ans de la Réforme. Pour les historiens, la date est bien sûr sujette à discussion, l'historicité du fait aussi d'ailleurs, mais on a pris l'habitude de considérer que l'affichage des 95 thèses par Luther sur la porte du château de Wittenberg marquait le début de la Réforme protestante. 2017, dans l'opinion, ce sera donc les 500 ans des protestants. Nous pouvons nous saisir de cette occasion et, tournant résolument le dos à toute autocélébration, nous pouvons nous interroger : quelles sont nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui ? 1517-2017. *Protester pour Dieu, protester pour l'Homme. Quelles sont nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui ?*

Ce que le conseil national propose, en accord avec le conseil exécutif de l'EELF, c'est de faire de cette échéance une occasion de communion et de témoignage. De 2013 à 2017, progressivement, toute l'Eglise serait mobilisée. Chacune et chacun, chaque groupe, chaque communauté, chaque œuvre et mouvement, serait invité à entrer dans une sorte de grand brainstorming, de grand travail coopératif. Nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui : de la monitrice d'école biblique aux facultés de théologie, du groupe de prière qui se réunit au bout d'un chemin de pierre au rassemblement de jeunes urbains débridés, de l'organiste jusqu'au diaconat, du cercle œcuménique jusqu'à la pastorale régionale, en passant bien sûr par les conseils presbytéraux et toutes les autres instances de notre Eglise, chacun a quelque chose à dire à ce sujet. Chacun serait appelé à le faire, à apporter sa pierre à cette grande expression personnelle et collective.

Sur un tel chemin, la qualité de la marche est sans doute au moins aussi importante que la ligne d'arrivée, et la qualité du travail que celle de la production. On ne peut donc pas en anticiper les résultats. Mais on peut déjà imaginer que la publication de ces thèses pour l'Evangile aujourd'hui, cette expression reformulée de la foi que nous avons reçue, pourrait se faire de multiples manières. Par des textes mais aussi, pourquoi pas, par des films, des livres, des expos, une campagne d'affiches 4 sur 3... Et l'on peut bien sûr envisager que l'une de ces productions devrait être la déclaration de foi de la toute jeune Eglise protestante unie, puisque cette déclaration n'existe pas encore. Une déclaration solennellement proclamée à l'occasion d'un congrès des 5000 conseillers presbytéraux. Dès maintenant, les idées ne manquent pas !

⁶ Décision 25 du Synode national de Sochaux, 2007.

Je termine cette partie de mon propos en soulignant combien ces deux projets sont en cohérence l'un avec l'autre, s'articulent l'un à l'autre. Ecouter et témoigner. Recevoir et partager. Bien sûr, on ne peut pas tout faire en même temps ; ces projets se succéderont donc. Mais ils s'appellent l'un l'autre, ils sont d'un même élan. Ecouter Dieu avec d'autres, c'est témoigner de ce qui nous fait vivre. Et témoigner de ce que nous croyons, c'est inviter à écouter Dieu.

*

J'ai parlé d'un renouvellement en cours dans notre Eglise, dont nous n'avons pas toujours conscience, et qui se manifeste notamment par un élargissement théologique et spirituel. Au-delà des tentations qui nous marquent spécifiquement, nous sommes appelés à intensifier ce renouvellement, à amplifier cet élargissement.

Peut-être pourrais-je alors résumer ce que j'ai essayé d'exprimer ce soir sous le terme d'*hospitalité*.

Avec ce terme, on rejoint d'ailleurs le sujet principal de notre synode. Pour que les générations *s'accueillent* mieux dans l'Eglise, pour que l'Eglise se construise plus harmonieusement au rythme des âges de la vie, et la pyramide des âges étant ce qu'elle est dans l'ERF, il nous faut dégager des perspectives pour l'animation jeunesse, accentuer notre effort dans ce domaine et nous en donner les moyens.

Le terme d'*hospitalité* donne aussi son sens profond à nos perspectives à moyen terme. Construire l'Eglise protestante unie, c'est accueillir la tradition luthérienne au sein de notre Eglise. Et c'est accepter d'être accueilli au sein de l'Eglise évangélique luthérienne. C'est vivre une *hospitalité* réciproque.

L'*hospitalité* est aussi au cœur de ces projets à plus long terme que je viens d'évoquer. Accueillir Dieu dans l'écoute avec les autres est au cœur de notre vie d'Eglise. Et exposer nos thèses pour l'Evangile aujourd'hui procède de notre conviction que le sens se reçoit et s'éprouve dans la rencontre.

La foi chrétienne tout entière peut être vue sous l'angle de l'*hospitalité*. Ce que Jésus-Christ a annoncé et incarné, c'est que nous sommes inconditionnellement accueillis par un autre. Il est notre hôte, dans le sens de : accueillant. Et il est notre hôte, dans l'autre sens du mot : il se tient à la porte et il frappe.

L'Evangile place ainsi l'*hospitalité* au cœur de notre vie commune, et particulièrement de notre vie d'Eglise. Cette *hospitalité* nous est donnée et demandée. Elle est le chemin dans lequel nous sommes engagés.

Pasteur Laurent SCHLUMBERGER